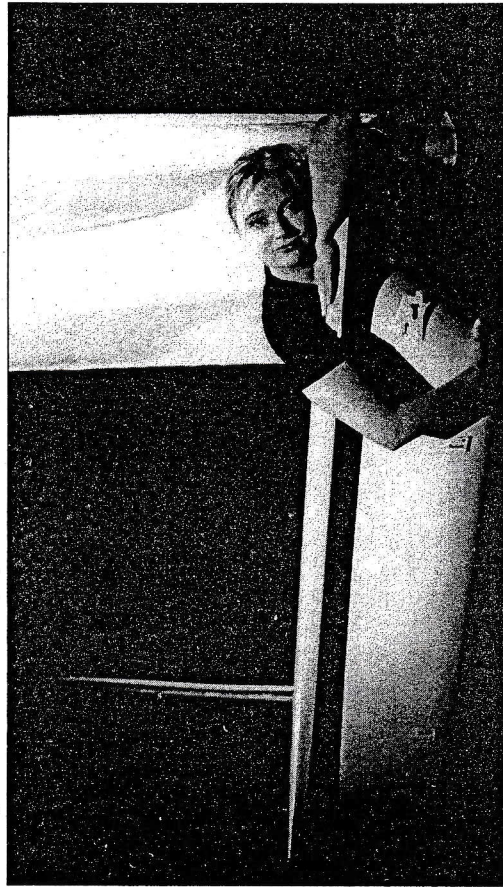


Théâtre | L'IL remet le couvert d'« Enfin seul », un festival à consommer... en groupe

# Monologue à sept voix



Pour la deuxième fois, le Théâtre de l'IL, à Bruxelles, consacre un festival au monologue. Y parle-t-on vraiment tout seul ? « Non ! », nous répondent en chœur les sept auteurs de la cuvée 2002. Place au dialogue.

**LAURENT ANCIEN**  
L'an dernier, la première édition du festival « Enfin seul », au Théâtre de l'IL, à Bruxelles, explorait le monologue... et ne parlait pas tout seul. En scène, sept auteurs dévoilaient des personnages certes solitaires, mais traversés par mille et une voix intérieures. Il y a un dialogue implicite dans tout mo-

**Gâtés, les auteurs ont pu choisir leur metteur en scène et leur comédien**

ci-dessous, être seul au théâtre, selon ces sept auteurs, n'implique pas d'être seul au monde.

La méthode d'« Enfin seul » n'a elle-même rien de solitaire : plutôt que de les maintenir dans un tour deivoire, la directrice Michèle Bracomier a laissé les auteurs choisir leur metteur en scène et leur comédien. Du monologue, d'accord, mais en équipe. L'occasion est belle pour l'IL de s'ouvrir à d'autres artistes, acteurs, metteurs en scène ou scénographes, chaque écrivain, étant important sa famille.

A l'IL, vous risquez vous-même d'être bien entourés : plus encore qu'un festival de spectacles, « Enfin seul » se veut un espace de rencontre et de surprise. Jusqu'au 26 octobre, en marge des sept créations théâtrales, on trouve ainsi une flopée de rendez-vous à vivre en groupe.

Tous les jeudis, les auteurs choisis pour cette édition se dévoilent : que disent vraiment

monologue, estime Colette Nys-Mazure qui, comme six autres écrivains, a répondu cette année à l'invitation du festival. Cette scène créée troupe a aussi répondu à nos questions : comme on le lira

## QUESTIONS L'avis des auteurs

S'appel de l'IL pour constituer le deuxième Festival « Enfin seul », Colette Nys-Mazure, Laurence Kahn, Frédérique Dolphijn, Laurent Van Wetter, Virginie Thirion, Layla Nabulsi et François Clarinval, soutenus par la Promotion des Lettres, se sont élançés comme un seul homme dans un genre unique : la pièce à un personnage. Nous leur avons posé deux questions, pour mieux comprendre les enjeux du festival :

1. Que permet l'écriture sous forme de monologue ?
2. Vets où vous a-t-elle mené ?

## « Donner vie à un personnage traversé par d'autres »



Colette Nys-Mazure

Q1. Il y a beaucoup de « moi » différents en nous-mêmes. J'estime que l'écriture du monologue amène à la surface un autre nous-même. On est obligé de forer, d'approfondir, d'aller loin en soi. Il y a un dialogue implicite dans le monologue : on se parle à soi-même et l'on dialogue avec les gens qui nous ont marqués. On connaît tous, je crois, cette parole intérieure... Finalement, le monologue a quelque chose de plus dynamique, parfois, que le dialogue.

Q2. J'ai d'abord écrit un monologue proche de la nouvelle, à partir d'une situation que je connais moi-même en tant qu'auteur. Comment faire quand on n'a que dix minutes pour écrire, quand on a un autre boulot et des enfants à élever ? C'est l'histoire d'une femme qui se bat, de quelconque qui ne veut pas se noyer. Elle cherche la plage : sa page d'écriture.



Laurence Kahn

Q1. Écrire sous forme de monologue est pour moi à la fois une contrainte et un tremplin. L'an dernier, j'étais simple spectatrice au festival : en voyant les spectacles, je n'ai perçu aucun aspect rébarbatif à la parole en solitaire. Venir à l'écriture était plutôt motivant ! La question fondamentale, pour moi, c'était le choix du personnage : à qui avais-je envie de donner la parole ?

Q2. J'ai choisi comme personnage un fœtus. Donner la parole à quelqu'un... qui ne l'a pas me semblait intéressant. Le fœtus permet de parler de ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur, du passé et du présent. Il parle à sa mère, dont il connaît l'histoire, et il parle aux spectateurs, invités à ses côtés dans le ventre. Le public devient le témoin de ce qu'il ressent. C'est bien un monologue mais il y a des interlocuteurs — simplement, on ne les entend pas.



Frédérique Dolphijn

Q1. Je ne vois pas le monologue comme une contrainte : pour moi, il s'agit d'habiter la forme en y cherchant son inspiration. Je n'ai pas choisi un personnage : j'ai d'abord écouté ! Et c'est comme si une voix avait pris la parole en moi. Avant d'entamer le monologue, j'ai donc discuté avec cette voix ! Ce dialogue est comme une question intérieure, un sentiment où la parole se couche sur le papier... et où le personnage naît par ses mots. Le travail d'auteur, qui coupe et met en forme, vient ensuite.

Q2. Je ne peux pas définir précisément le personnage : il est quelquequ'un qui appelle, qui veut parler. En même temps, le texte contient des éléments concrets : il s'agit d'un homme qui a perdu la personne qu'il aime. On sait aussi qu'il est impliqué et qu'il joue en division III de football. Mais le moteur de sa parole, c'est son désir de rejoindre celle qu'il aime.



Laurent Van Wetter

Q1. Le monologue est la forme idéale pour tracer le portrait impressionniste d'un personnage. Par contre, je ne crois pas que ce soit une technique plus efficace que le dialogue pour aller droit au but : quelques répliques de théâtre dialogué peuvent tout aussi bien approcher un sujet ! Quand on accepte la convention du théâtre, que la lumière va se faire sur scène et que des gens vont y parler, peu importe qu'ils soient un ou cent : ce qui compte, c'est la dynamique de l'écriture et sa rencontre avec la mise en scène.

Q2. L'histoire de « Manon » ne pourrait pas s'exprimer autrement qu'en monologue : il s'agit de la manière dont Manon se souvient de ce qu'elle a vécu. Elle a des paroles d'autres gens qui lui reviennent en tête. Elle raconte la préparation de son mariage, resté présent et on n'a pas le temps de dire grand-chose... J'essaye une filtre de sa sensibilité.

« Manon, 45 kg, 7.000 m<sup>2</sup>, du 10 au 12 septembre, du 17 au 19 octobre. »



Virginie Thirion

Q1. Je ne me suis pas posé la question du monologue, parce que je me suis braquée sur le fait que le texte devait durer 20 minutes ! J'avais envie de garder un espace de liberté, de ne pas raconter l'histoire de quelqu'un avec un début, un milieu et une fin. Je voulais travailler avec une comédienne — Jo Desseure — au tour du cri, du cri qui sort ou ne sort pas, de la révolte. Je voulais écrire un texte qui puisse être joué aussi bien par un homme que par une femme, sans précision d'âge. Enfin, je préfère quand même qu'il soit joué par une femme, parce que les comédiennes n'ont pas beaucoup de travail !

Q2. C'est un texte qui peut faire penser aux années 70, à une parole de contestation. Ça pose des questions, ça parle de l'actualité au sens large et minuscule. J'aimerais bien faire chanter la salle, mais on verra bien...

« Mais pourquoi ne sommes-nous pas tous en train de crier ? », du 19 au 21 septembre, puis du 14 au 16 octobre.



Layla Nabulsi

Q1. Quand je me suis mis à l'écriture de « La chambre noire », la forme du monologue s'est imposée d'elle-même. L'anecdote réelle d'où part l'histoire imposait d'aller au creux de la panique galopante du personnage et d'assumer la notation de cauchemar intérieur.

Q2. J'ai développé une histoire vraie que ma femme m'a racontée — elle la tenait elle-même d'une amie. C'est l'histoire d'un SDF qui a passé 18 ans dehors et qui est hébergé, une nuit, par une dame soucieuse de l'aider. Le matin, elle trouve l'homme prostré au pied du lit : il se croyait mort, enfermé entre les quatre murs de sa chambre à fleurs comme dans un cercueil. Sa parole brutale, au moment de son réveil surgit, elle passe par tous les sentiments et par des personnalités d'emprunt. Il s'agit de donner vie à un personnage traversé par d'autres, par tous ceux qu'il aurait pu être ou qu'il a rencontrés. Le monologue devient polyphonie.

« La chambre noire », du 10 au 12 puis du 24 au 26 octobre.



François Clarinval

un face-à-face : tous les vendredis et samedis, Jacques Urbans, ka fomenté des lectures intimes, chuchotées à l'oreille. Le lieu se divise en espaces particuliers, emplis de petits bruits, et le public est invité à choisir l'histoire dont il sera le confesseur.

La solitude ne vous fait pas peur ? Parfait. Il vous restera alors, après ces aventures, le plaisir intime de la lecture : comme l'an passé, l'éditeur Lansman a réuni en un même ouvrage les sept textes du festival. Rien que pour votre voix intérieure... •

**Le public est invité à choisir l'histoire dont il sera le confesseur**

Festival « Enfin seul », du 19 septembre au 26 octobre, à l'IL, 7, rue du Major Dubroucq, 1050 Bruxelles. Tél. : 02-512.49.69. Le recueil « Enfin seul », aux éditions Lansman, 95 pp., 10 euros.